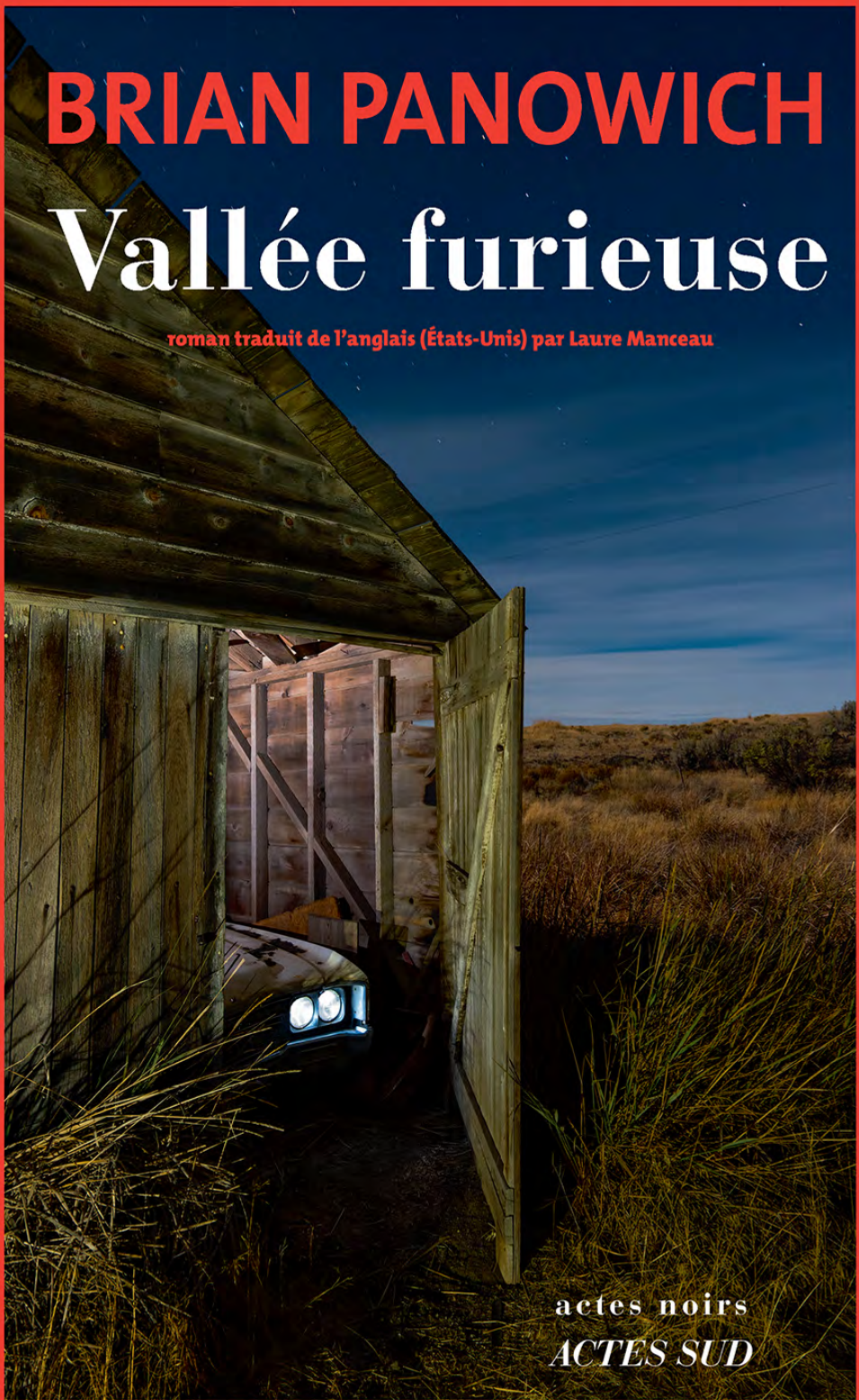
BRIAN PANOWICH

Vallée furieuse

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Laure Manceau



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

BULL MOUNTAIN, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 199.
COMME LES LIONS, Actes Sud, 2019 ; Babel noir n° 256.

Titre original :
Hard Cash Valley
Éditeur original :
St. Martin's Press, New York
© Brian Panowich, 2020

Photographie de couverture : © Noël Kerns

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16117-0

BRIAN PANOWICH

Vallée furieuse

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Manceau

ACTES SUD

Pour Wyatt.

Quand les individus affrontent le monde avec tant de courage, le monde ne peut les briser qu'en les tuant. Et naturellement il les tue. Le monde brise les individus, et, chez beaucoup, il se forme un cal à l'endroit de la fracture ; mais ceux qui ne veulent pas se laisser briser, alors ceux-là, le monde les tue. Il tue indifféremment les très bons et les très doux et les très braves. Si vous n'êtes pas parmi ceux-là, il vous tuera aussi, mais en ce cas il y mettra le temps.*

Ernest Hemingway, *L'Adieu aux armes*.

They say it makes you stronger, but first you gotta survive
What didn't kill you will make you wish you died…
*You call that a scar, a bruise, a tear, pillow marks, souvenirs**.*

Cory Branan,
Survivor Blues (The After Hours).

* Ernest Hemingway, *L'Adieu aux armes*, traduction de Maurice-Edgar Coindreau, Gallimard, 1931, © Éditions Gallimard. *(N.d.T.)*
** "On dit que ça rend plus fort, mais il faut déjà survivre / Ce qui ne te tue pas te fera regretter d'être resté en vie… / On appelle ça une cicatrice, un bleu, une larme, des marques d'oreiller, des souvenirs." *(N.d.T.)*

1

Arnie Blackwell transpirait à grosses gouttes.

Il avait tellement sué dans l'avion qu'il avait l'impression d'avoir pris une douche tout habillé. En embarquant à Atlanta, il ne s'était pas douté que la valise où il avait rangé le fric serait trop grosse pour qu'il la garde en cabine, et maintenant, dans la zone de retrait des bagages du rez-de-chaussée de l'aéroport de Jacksonville, à touche-touche avec les autres passagers, il attendait qu'un peu plus de cinq cent mille dollars se matérialisent comme par magie sur le tapis roulant.

Il avait du mal à respirer. Chaque fois qu'une valise surgissait de derrière le rideau en caoutchouc noir, son cœur tapait si fort dans sa cage thoracique que c'en était douloureux. Cette zone était immense et Arnie était entouré de centaines de personnes – dont chacune savait, il en était persuadé, qu'un truc clochait chez lui – mais dès qu'un bagage inconnu déboulait sur le tapis, les murs bleu et gris de ce vaste espace se refermaient sur lui, au point que ça ressemblait de moins en moins à un aéroport et de plus en plus à une énième cellule de prison. La claustrophobie le guettait. Lorsque son téléphone sonna, il frôla l'arrêt cardiaque. Sursautant, il se cogna aux deux passagers qui attendaient leurs bagages à côté de lui. L'un d'eux, un bouffon du genre costaud

en sweat Carhartt, le bouscula à son tour. En temps normal, Arnie ne se laissait pas faire – quelle que soit la taille de l'adversaire – mais il se maîtrisa. Trop de choses dépendaient de son sang-froid. Il ne fit pas cas du péquenaud aux gros bras. Pour l'heure, tout ce qu'il voulait, c'était que cette valise en tweed marron clair affublée de son gros autocollant Moosejaw apparaisse sur le tapis pour pouvoir récupérer sa paye et si possible empêcher ses mains de trembler. Il extirpa l'appareil de la poche de son coupe-vent Adidas et lut le nom affiché à l'écran – *Bobby Turo*. Arnie essuya une paume moite sur son pantalon et pressa le téléphone contre son oreille.

— Bobby ? Est-ce que tout va bien ? T'es rentré sans problème ?

— Ouais, mec. Comme sur des roulettes.

— Est-ce que William va bien ?

— Ouais, on a tracé direct où tu m'as dit.

Le cœur d'Arnie ralentit.

— Et tu l'as bien accompagné à l'intérieur, hein ? C'est important. Et faut que tu restes avec lui, Bobby. T'avise pas de le laisser tout seul, putain. On peut pas changer ses habitudes comme ça. Sinon il va flipper.

— On dirait plutôt que c'est toi qui flippes, là. Détends-toi. Il va bien. Il savait mieux que moi ce qu'il faisait. Calme-toi, mec.

Arnie sentit soudain le sang battre à ses tempes.

— T'es défoncé, là ?

— Arnie. Toi, alors. Détends-toi. On a réussi. On est tirés d'affaire et le gamin va bien. On a tout répété je sais pas combien de fois. Je t'assure que tout est nickel.

— Il vaudrait mieux pour toi, Bobby. Si on perd le gamin, on perdra beaucoup plus que ça.

Arnie jeta un œil autour de lui et continua à chuchoter.

— Deux heures. Tu restes tranquille pendant deux heures. À l'endroit où je t'ai dit, et après tu l'emmènes là où tu sais… D'accord ? Bobby ? Tu m'écoutes ?

— Arnie, je te jure, relax, mec. Randy te passe le bonjour.

— Non, je suis pas relax espèce de crétin, et qu'est-ce qu'il fout là Randy ?

— Il est pas avec moi, c'est un texto.

Arnie laissa tomber.

— Bobby, j'ai simplement besoin de savoir que mon petit frère est à l'endroit où il est censé être.

— Eh ben c'est le cas.

Arnie inspira un grand coup.

— OK. Très bien. Maintenant écoute-moi bien, espèce de drogué. Je suis à l'aéroport de Jacksonville. Je viens d'atterrir. J'ai eu un problème de bagage. Ils ont pas voulu que je le prenne avec moi en cabine. T'aurais dû te renseigner avant de me refourguer ce truc, mais bon, dès que je le récupère, je passe chercher le colis. Tu l'as bien envoyé, hein ?

— Mais oui. Y a des jours. Je te l'ai dit.

— À la boîte postale 213. Sur Gaston Street.

— Oui, Arnie, oui – à la boîte postale 213 sur Gaston Street.

— Bien. Une fois que je serai au motel et que j'aurai pioncé quelques heures, il faudra que j'organise tout depuis ici pour William et moi sur le long terme. Quand ce sera fait, je reviendrai le chercher, mais toi et moi on ne se parlera plus pendant un moment après ça, pigé ? Ne m'appelle sous aucun prétexte. C'est trop dangereux. Sauf si y a un problème avec mon frère. Et il vaudrait mieux pas, Bobby.

— Fais ce que t'as à faire, Arnie. J'assure de mon côté.

— T'as intérêt.

Arnie entendit le double bip d'un autre appel entrant sur sa ligne. Un coup d'œil à l'écran lui indiqua qu'il s'agissait de William. Il remit le téléphone contre son oreille.

— C'est Willie en double appel. Bobby, si t'as foiré, je te jure que… S'il est tout seul et que tu me mens… S'il a le moindre problème…

— Je t'ai dit qu'il allait bien, mec. Il faut vraiment que tu te calmes.

Défoncé ou pas, Bobby commençait à en avoir assez de se faire gronder comme un gamin. Il se mit sur la défensive.

— Tu devrais peut-être te rappeler qui a financé cette petite aventure, Arnie. Sans moi, il n'y aurait pas de…

Arnie lui raccrocha au nez. *Petite aventure ?* S'il avait eu ce hippie en face de lui, il lui aurait cassé les dents. Il ne comprenait pas ce que Bernadette trouvait à cet imbécile. Il se calma et répondit à l'autre appel.

— William ?

— Oui.

— Où es-tu ?

— J'ai faim.

Arnie changea le téléphone d'oreille.

— Comment ça ?

Ses mains tremblaient tellement que son ticket de bagage lui échappa. Il faillit faire tomber son téléphone aussi en essayant frénétiquement de récupérer le bout de papier, comme s'il s'agissait d'un ticket de loto gagnant, ce qui n'était pas si loin de la vérité. Il se cogna à nouveau contre l'homme sur sa gauche. Cette fois, le costaud eut l'air encore moins content et il le bouscula plus fort que la première fois. Mais Arnie, dont les yeux suivaient attentivement la chute du ticket, le sentit à peine. Il se pencha, attrapa le bout de papier avant qu'il se soit

posé et se débrouilla pour heurter son voisin une troisième fois en se relevant.

— T'as un problème, mon pote ?

Arnie baissa la main qui tenait le téléphone le long de son corps et serra l'appareil de toutes ses forces.

— Peut-être bien. Peut-être que j'ai un putain de problème. Peut-être qu'il suffirait d'un trouduc qui se la raconte pour que je pète les plombs.

— Sans déconner ?

Carhartt bomba le torse, mais sa voix était timide. Il n'avait aucun moyen de jauger le degré de folie d'Arnie, et son manque d'assurance trahissait sa faiblesse. Arnie détecta cette vulnérabilité. Le costaud était un dégonflé.

— Je t'assure. Et si tu poses tes grosses paluches sur moi encore une fois, je t'enfonce ce téléphone dans le gosier.

Arnie suait encore comme s'il venait de passer six heures dans un sauna, et cette fois, Carhartt lut l'étendue de sa folie dans son regard ; il alla vite se poster ailleurs. Cette petite victoire rasséréna légèrement Arnie. Il oublia le type et se concentra sur le tapis roulant. Un agent de sécurité en uniforme gris se tenait à quelques mètres de lui sur sa gauche. Il regardait Arnie depuis son arrivée – ou peut-être pas. Parano, Arnie trouvait tous les gens autour de lui suspects, mais il fit quand même de son mieux pour éviter de croiser le regard du type de la sécu. Un homme d'origine asiatique se fraya un chemin jusqu'à l'endroit laissé libre par le plouc aux gros bras et fit de la place pour une petite fille – la sienne, *a priori* – onze ans environ – soit l'âge de William. Arnie sourit à la petite, mais après avoir coulé un regard vers lui, le père protégea sa fille et se posta entre eux. Arnie ne lui en voulait pas. Il était en nage. Ses fringues lui collaient à la peau et il sentait la viande avariée. Il tremblait comme

un camé. L'homme attrapa une élégante valise noire sur le tapis et s'empressa de partir. Arnie flippait complètement. Où était son bagage, bordel ? Comment est-ce qu'il avait pu laisser une chose pareille arriver, idiot qu'il était ? *Putain de restrictions de bagages.*

L'agent de sécurité se rapprochait de lui. Enfin, Arnie en avait l'impression. Son cœur battait si fort qu'il était persuadé que tout le monde autour de lui l'entendait. Il était comme le vieil homme dans *Le Cœur révélateur*, sauf qu'il n'y avait pas de cadavre derrière cette paroi en acier. Il y avait du fric. C'était le vrai premier coup de chance d'Arnie, et il espérait que ce serait le dernier dont il aurait besoin.

Putain. Putain de merde. Putain de bordel de merde. Mais elle est où, cette valise ? Il n'aurait pas été surpris de sentir sa tête se dévisser de ses épaules. *Je vous en prie, donnez-moi ce que j'attends – juste ça, rien d'autre.*

Et comme en réponse à sa prière, l'objet de son désir arriva. Le dessus de la valise en tweed émergea lentement entre les épaisses bandes de caoutchouc pour s'offrir à sa vue, jusqu'à ce qu'il distingue clairement l'autocollant rouge que son frère avait collé dessus. William adorait les autocollants. Arnie bouscula quelques personnes en s'excusant tout du long. Il se glissa à travers la foule, silhouette maigre et nerveuse, pour atteindre son bagage.

— Excusez-moi. Pardon. Excusez-moi.

Une femme d'un certain âge marmonna lorsqu'il la bouscula, mais il l'ignora. Il ne la vit même pas. Il avait cessé de voir les gens, les agents de sécurité, les murs de prison qui l'écrasaient. Tout ce qu'il voyait, c'était cette valise, distante à présent de quelques mètres seulement. Il se faufila vers le tapis, saisit la poignée en cuir et hissa la valise avec une vigueur renouvelée. Ce geste lui donna le sentiment d'être plus fort. Il se sentait entier

en quelque sorte, comme s'il retrouvait l'usage d'un membre. En faisant demi-tour pour partir, il sentit l'excitation le gagner. L'angoisse commença à se dissiper, et il cessa enfin de transpirer. Il prit la direction de l'imposante double porte qui menait à l'extérieur. Il navigua parmi la foule comme s'il voyait à travers un entonnoir. Tout ce qu'il distinguait, c'était la lumière du soleil de l'autre côté des portes coulissantes. Il accéléra le pas et heurta de plein fouet l'agent de sécurité de l'aéroport qui se tenait là depuis le début, ou non.

— Eh là, doucement, monsieur.

— Désolé.

Arnie se ressaisit et continua à marcher. Le jeune flic tendit une main vers la valise, mais Arnie la pressa contre sa poitrine.

— Je vais devoir voir ça de plus près, monsieur.

Arnie fixait le mince visage couleur café du jeune homme, incapable d'articuler le moindre mot. Il tenta de s'esquiver par la gauche, mais l'agent fit un pas de côté et lui bloqua le passage. Sa voix resta calme, douce.

— Monsieur, est-ce que tout va bien ?

— Quoi ?

Arnie ne savait pas trop ce qui lui arrivait. Des étoiles éclataient à la périphérie de son champ de vision. Il se sentit malade, comme sur le point de vomir.

— Je vous ai demandé si tout allait bien.

L'agent plissa légèrement les yeux, suspicieux, mais Arnie avait du mal à maintenir le contact visuel. Il n'arrivait pas à faire la mise au point. Les murs de la zone de retrait des bagages se mirent à onduler, à se déformer.

— Ouais. Tout va bien.

Arnie faisait de son mieux pour rester dans l'instant présent – se focaliser.

— Quoi ? fit-il. Qu'est-ce que vous voulez ?

Aussi immobile que possible, il essayait de prononcer les bons mots mais son instinct lui criait de partir en courant – de se casser par ces portes. Ce qu'il aurait fait volontiers, mais il était incapable de faire bouger ses pieds.

— Je peux voir le ticket de votre bagage ?

— Le quoi ?

La voix du jeune agent résonnait comme un autoradio lointain et mal réglé.

— Votre ticket, monsieur. Pour votre bagage.

Cette fois, Arnie comprit la requête à travers les bruits parasites. Il se détendit un peu – à peine – et regarda sa main. Elle tenait toujours le bout de papier tout froissé – ainsi que son téléphone. Il n'avait pas raccroché. William attendait toujours à l'autre bout du fil. Ce qui ramena Arnie sur terre.

Mais pourquoi ce petit barjot n'a pas raccroché ?

Luttant toujours contre la voix dans sa tête qui lui disait de prendre ses jambes à son cou, mais enfin en mesure de bouger, Arnie posa la valise à ses pieds, tendit son ticket à l'agent de sécurité et mit le téléphone contre son oreille.

— Willie, t'es toujours là ?

— Oui.

— Il faut que je te laisse. Je vais raccrocher. Reste où tu es. Quand tu auras fini, rejoins Bobby et attends. Je te rappellerai.

— J'ai faim, Arnie.

— Eh ben mange quelque chose – merde, bredouilla Arnie avant de raccrocher et de glisser l'appareil dans sa poche.

William avait beau être sa vache à lait, il rendait Arnie dingue avec tous ses trucs bizarres. Arnie regarda le jeune homme noir en uniforme avec tout le dégoût que lui

inspiraient son petit frère et Bobby. Il se sentait mieux, sa paranoïa refluait, quittait son corps, tel un spectre. Il réussit même à esquisser un sourire.

— Ça y est, c'est bon ?

L'agent examina attentivement le ticket trempé de sueur et le compara à l'autocollant sur la poignée de la valise. Il rendit le papier à Arnie. Il avait les yeux d'un vert éclatant. Arnie ne sut dire pourquoi il l'avait remarqué.

— Alors beaux yeux, je peux y aller ?

La vanne ne fut pas au goût du jeune agent, mais il avait l'habitude des Blancs stupides dans cet aéroport. Il inspira lentement et répondit d'une voix presque robotique.

— Oui. Vous pouvez circuler. Puis-je vous être utile ? Avez-vous besoin d'aide pour trouver un taxi ou la zone de location de véhicules ?

Sans répondre, Arnie prit sa valise. Il se dirigeait déjà vers les portes coulissantes qui menaient vers le monde extérieur baigné de soleil. Du coin de l'œil, il crut voir l'agent parler dans sa radio – ou peut-être pas. Il s'en fichait. Tout ce qu'Arnie Blackwell savait, c'est qu'il voulait décamper de là – et ça y était, il avait réussi.

Il ne se détendit pas complètement pendant le trajet en taxi – même lorsqu'il fit un arrêt express au bureau de poste sur Gaston Street pour récupérer le paquet que Bobby avait envoyé à la boîte postale prévue.

Au moins ce sac à merde défoncé a pas foiré ça.

Son angoisse se délaya davantage, comme une couche de gras liquéfié, lorsqu'il déchira le paquet portant l'écriture de Bobby et vit les cinq morceaux du Sig Sauer démonté – chacun bien emballé dans du papier bulle, le tout baignant dans une mer de chips en polystyrène.

Ces camés, se dit-il. *Tout ce qu'ils font, ça ressemble à un exposé de sciences.* Un gloussement lui échappa en imaginant Bobby prendre des mesures pour le scotch, envelopper chaque partie, glisser chacune dans le colis, en plus d'un chargeur et de munitions emballées individuellement. Il secoua la tête. Il vit Bobby debout au guichet du bureau de poste, répondant non aux questions énumérées par l'employé.

Quoi que ce soit de liquide, fragile, inflammable ?

— Non.

Piles au lithium ?

— Non.

Puis sortant de là avec ses lunettes de soleil collées au visage pour cacher ses yeux injectés de sang, son sourire de camé accroché aux lèvres.

— Beau boulot, murmura Arnie avant de s'adosser contre la banquette du taxi.

Sa tension musculaire s'était relâchée, mais laissait place à une nouvelle douleur, celle que ressentirait un athlète au terme d'une course de dix kilomètres, et malgré le sentiment de sécurité que lui procurait le pistolet, l'aéroport l'avait tellement stressé que sa jambe n'arrêtait pas de tressauter à l'arrière de la Corolla jaune. Discrètement, il déballa chaque partie et assembla le pistolet derrière le siège passager, se servant du *speed loader* que Bobby avait inclus pour remplir le chargeur avec les balles 9 mm à tête creuse. Si le chauffeur iranien avait remarqué son petit manège, soit il était habitué à transporter des gens armés, soit il s'en fichait. Quand le taxi finit par se garer devant le Days Inn, Arnie avait déjà fourré le flingue dans son pantalon et tendait au chauffeur deux billets de vingt pour un trajet à dix-huit dollars. Enfin, Arnie se sentait bien. C'était comme ça qu'il allait vivre désormais – généreux et maître du jeu. Le

chauffeur voulut bavarder à cause du gros pourboire, mais Arnie se glissa hors du véhicule en serrant la valise contre lui et claqua la portière d'un coup de hanche alors que le type continuait à parler. Il laissa le carton ouvert et les emballages sur le plancher de la voiture, quelqu'un d'autre s'en occuperait. Ranger le bazar, c'était fini pour lui. Le temps d'entrer dans le hall du motel, il était incapable de se rappeler à quoi ressemblait le chauffeur de taxi, ou même si c'était un homme. Il savait simplement qu'il s'en était sorti. Il l'avait fait. Il avait enfin réussi. À partir de là, c'était rien que de la rigolade – bourbon hors de prix et putes de luxe. Première classe à longueur de journée. Mais la réceptionniste s'empressa de planter une épingle dans son ego gonflé à l'hélium.

— Je suis désolée, monsieur Blackwell, votre chambre est en cours de nettoyage. Les arrivées se font à partir de quatre heures.

Elle était rousse, plâtrée de maquillage censé camoufler ses cicatrices d'acné, et son ton monotone trahissait une haine évidente de son boulot – voire des gens en général. Arnie ne savait pas trop. Il jeta un œil à l'horloge du mur de l'accueil. Il aimait bien les rousses, et celle-ci était plutôt pas mal, exception faite des cratères qui lui trouaient la figure. C'était le genre de fille imparfaite qu'il aurait draguée en temps normal. Mais les circonstances n'avaient plus rien de normal, alors il décida d'être un connard.

— Il est trois heures et demie, putain.

La rousse se raidit sur sa chaise à mesure que le balai qu'elle avait dans le cul se déployait sur toute sa longueur.

— Oui monsieur, en effet, et comme je viens de vous le dire, les arrivées se font à partir de quatre heures.

D'un doigt crispé, elle désigna un panneau doré posé sur le guichet qui disait la même chose. Arnie le lut puis remarqua le badge de la fille. Encore une fois, c'est là

qu'il aurait dû laisser son charme agir pour parvenir à ses fins, mais il n'avait pas besoin d'en user – plus maintenant. Il avait du fric. L'arme de persuasion la plus efficace qui soit. Tout le monde sait ça.

— Écoutez, Abby, c'est ça ? Je vous file cent dollars en plus de ce que je dois pour la réservation – là, maintenant – si vous voulez bien juste prendre une des cartes magnétiques et l'activer pour que je m'installe dans ma chambre.

Abby le fixa, interdite. La chambre elle-même ne coûtait que quatre-vingts dollars.

— Je suis sérieux. Cent dollars. En liquide. Rien que pour vous.

— Nous ne sommes pas autorisés à accepter les pourboires, monsieur.

Arnie s'appuya contre le guichet, sans laisser sa valise effleurer le sol, et prit une grande inspiration par le nez. S'il ne s'installait pas avec un bon gros joint derrière une porte verrouillée dans peu de temps, il craignait d'exploser, littéralement. Il plongea une main dans son coupe-vent et en sortit une liasse de billets. Du pouce, il compta deux cents dollars en billets de vingt et posa le tout sur le guichet.

— Je sais que vous avez des caméras braquées sur vous. Et je sais que vous ne voulez pas perdre votre boulot, mais on peut contourner le problème. Faites-moi confiance. On peut faire comme si je payais simplement ma chambre. Vous n'aurez qu'à prélever le supplément plus tard, quand vous ferez votre caisse. Ce sera les cent vingt dollars les plus facilement gagnés de toute votre vie. Je vous en prie, enfreignez le règlement et laissez-moi accéder à ma chambre. S'il vous plaît.

Si cette chienne appelle les flics, je suis baisé. Arrête de jouer au con, Arnie. Tu peux bien tenir une demi-heure

dans ce hall. Ne fais pas tout foirer à cause d'une chambre de motel.

Il se mit à faire marche arrière.

— Écoutez Abby, je suis désolé. Je ne veux pas vous emmerder. Ce vol m'a crevé et j'ai besoin de m'allonger, c'est tout. Je roule sur la réserve, là.

Abby l'ignora et composa un numéro sur le téléphone. Arnie tendit une main vers le bas de son dos.

— Allez, Abby. J'ai dit que j'étais désolé.

— Mario ? fit-elle dans le combiné. Est-ce que la chambre 1108 est prête ?

Arnie relâcha la crosse de son pistolet. Il ne s'était même pas rendu compte qu'il l'avait en main.

— J'ai un client au guichet qui voudrait accéder à sa chambre tout de suite.

Arnie articula un "merci" silencieux.

Abby acquiesça et lui adressa un demi-sourire, l'air de dire y a pas de quoi. Arnie lui sourit à son tour et hocha la tête. Il n'était pas exclu qu'il l'invite plus tard dans sa chambre. En voyant sa liasse de billets, elle avait dû comprendre qu'elle avait affaire à un flambeur – *un flambeur, bébé*. Quand Mario se tut, elle plaqua le combiné contre sa poitrine.

— Il dit que la chambre est propre mais qu'il n'a pas eu le temps de remettre des serviettes de toilette.

— Pas de problème. Je la prends. Apportez les serviettes n'importe quand. Je sécherai comme ça.

— Hum, comme vous voudrez.

Abby remit le téléphone contre son oreille.

— Il dit que ça lui va. Tu les apporteras plus tard.

Arnie soupira profondément tandis qu'Abby raccrochait. Elle étala des papiers sur le guichet et Arnie prit dans un bocal un stylo affublé d'une grosse marguerite en plastique qui tenait avec du scotch. Il remplit les

papiers de son mieux avec une seule main, refusant toujours de poser sa valise, puis sortit sa carte d'identité de Géorgie. L'État lui avait retiré son permis après sa quatrième amende pour conduite en état d'ivresse en 2010, et la carte d'identité émise par l'État était tout ce qu'il avait. Abby la prit, arqua un sourcil, et tapa quelque chose sur son ordinateur. Ça prit un temps fou. Assez pour qu'Arnie envisage encore de la buter.

— Très bien, monsieur Blackwell, on a terminé.

Elle lui rendit sa carte.

— Vous êtes dans la 1108. Vous ressortez et vous contournez le bâtiment par la gauche.

Elle glissa un jeu de cartes magnétiques et son reçu dans une enveloppe qu'elle posa à côté des billets. Arnie avait l'impression qu'elle bougeait au ralenti.

— Rez-de-chaussée ?

— Oui, c'est un rez-de-chaussée. Vous sortez, et ce sera sur votre gauche.

— Merci.

— Vous êtes de quel quartier d'Atlanta ? demanda-t-elle, soudain amicale. J'ai un ami qui habite à Midtown. C'est pas franchement en pleine ville, je sais même pas pourquoi ça s'appelle comme ça. C'est même carrément au nord.

Arnie la regarda, perplexe. Il sentit son connard intérieur refaire surface, mais décida de ne pas lui répondre. Il souffla par le nez, prit brusquement l'enveloppe, et Abby et son copain du Midtown cessèrent d'exister. Il se dirigea vers la sortie.

Après un arrêt au distributeur pour s'acheter une canette de Dr Pepper, il se retrouva dans une chambre fermée à double tour, assis sur le lit, émiettant une des grosses têtes vertes piochée dans un sachet "spécial voyages" de Bobby qu'il avait fourré dans la doublure

de sa valise. Bobby avait promis que ces sachets rendaient leur contenu "indétectable, gros". Et il avait carrément raison. Bobby se plantait rarement en ce qui concernait la beuh ou des accessoires en rapport. Il avait au moins ça pour lui. Il roula son joint de kush dans une page déchirée de la Bible des Gédéons qu'il avait trouvée dans le tiroir de la table de chevet. Il ferait une pipe convenable avec la canette de Dr Pepper quand il l'aurait terminée. Quand Mario toqua enfin à la porte avec les serviettes, Arnie glissa la valise sous le lit, insensible et souriant comme un imbécile. Il allait peut-être se défoncer avec lui. Le mec s'appelait Mario. Il devait consommer. C'était obligé. Merde, cette douche allait être parfaite après trois jours de poussière et de crasse à la ferme, et le bon côté de tout ça, c'est qu'il s'agissait de la dernière chambre merdique dans laquelle il séjournait. Le lendemain à cette heure-ci, il paierait le loyer d'un endroit en bord de mer. Il avait déjà ôté son jogging tout plein de sueur et ouvrit la porte en boxer et tee-shirt.

Joint de fortune entre les dents, il avait ouvert en grand sans prendre la peine de jeter un œil par le judas. Son sourire s'évanouit. Si la beuh met à l'aise, ça rend aussi crétin. Le joint dégringola de sa bouche et lui brûla le menton avant de tomber par terre.

— Bonjour, Arnold.

Un petit Philippin, tignasse brune et crantée, costume bleu électrique brillant, l'écarta de son chemin pour entrer dans la chambre. Il n'était pas seul. Un autre homme – philippin aussi, mais armoire à glace, deux fois plus grand que le premier, la même coupe de cheveux hérissée – le suivit à l'intérieur.

— Mais c'est quoi ce – Smoke ?

Le cerveau d'Arnie se mit à turbiner pendant qu'il tamponnait la brûlure sur son menton. Il s'activait – enfin, autant que le permettaient ses méninges perchées – pour se rappeler ce qu'il avait fait du flingue. Le flingue que Bobby et lui, malgré les risques, avaient cru bon de se procurer au cas où ce genre de chose arriverait. Arnie ne savait même pas où il l'avait posé. Vraiment, la beuh – ça rendait crétin. Son esprit se mit à tourner autour de l'absurdité de la situation. Il imaginait peut-être ces gens. Il secoua la tête et cligna des yeux plusieurs fois. Non, ils étaient bien réels, et ils étaient ici – en Floride – avec lui. Le cœur d'Arnie faillit s'arrêter pendant que le petit Philippin calibrait la pièce, scrutant les détails comme s'il n'avait jamais vu l'intérieur d'une chambre bas de gamme. Il regarda le tableau pourri produit en série représentant une plage et sa promenade en planches, puis passa une tête dans la salle de bains. Il fut satisfait de la trouver inoccupée. Il fit un signe de tête à son collègue, qui le lui rendit, puis tendit un bras derrière la porte de la salle de bains et en sortit le pistolet.

Voilà où je l'avais mis, se dit Arnie de façon presque détachée, après quoi il manqua s'effondrer sous son propre poids.

— Beau choix, Arnold.

Le petit homme éjecta le chargeur du Sig Sauer et le glissa dans la poche de son costume.

— Je parie que tu t'en veux d'avoir laissé ça dans la salle de bains, hein ?

Il actionna la culasse. Une balle unique tomba de la chambre et atterrit par terre. L'homme au costume criard posa l'arme vide sur le lit. Il prit un air pensif.

— Comment tu t'es procuré ce pistolet, Arnie ? C'est ça qu'il y avait dans le colis ? Au bureau de poste ?

Smoke s'esclaffa. L'autre homme, non.

Arnie fixait l'arme inutile. *Seigneur*, songea-t-il. Mais comment ils avaient pu le pister aussi vite ? Il avait fait gaffe. Ils essayaient peut-être juste de deviner. Il voulut faire opérer son charme, mais il était à court.

— Merde, Smoke. J'ai mes petites manies, quoi. On ne peut jamais être trop prudent, si tu vois ce que je veux dire. Mais c'était pas contre toi ni rien. Franchement, regarde où je l'ai laissé. Je vous ai vus avant de vous faire entrer. Enfin, je suis surpris de vous voir, c'est sûr, mais on est potes, pas vrai ?

Il coula un regard vers le géant à côté de lui. Le mec n'avait pas raté une séance de muscu depuis des dizaines d'années et semblait avoir été élevé à la viande crue et à la poudre à canon. Les veines de ses biceps nus semblaient sur le point d'éclater. Quand Arnie fit glisser son regard le long de ces bras énormes, il remarqua pour la première fois le bâton de Kali qu'il tenait à la main. La brute l'avait fait surgir de derrière lui comme un tour de magie. Ce n'était rien qu'un bout de bambou verni d'environ soixante-dix centimètres de long. Arnie en avait déjà vu. Et surtout, il savait que, proprement manié, ça pouvait découper un homme en morceaux. Et de toute évidence, ce type savait manier son bâton. La vue de cette arme réduisit le peu d'assurance qu'Arnie avait encore dans la voix. Il se mit à parler comme un gamin.

— Qu'est-ce qui se passe, là, Smoke ? Mon pote. Hein, qu'est-ce que vous faites dans le coin ?

Il avait les yeux rivés au bâton. Smoke posa un doigt en travers de la bouche d'Arnie comme pour faire taire le gosse qu'il était soudain devenu et lui parla vraiment comme s'il était un enfant.

— Non – non, Arnold. Voyons. Nous ne sommes pas *potes*. Nous ne sommes pas *amis*, comme tu dis.

— Mais Smoke, je…

Smoke appuya plus fort, lui tordit la bouche pour le contraindre au silence. Arnie se tut.

— Veux-tu savoir pourquoi nous ne sommes pas amis, Arnold ?

Arnie voulut s'écarter, mais le géant au bâton se glissa derrière lui, l'attrapa par l'épaule et l'immobilisa. Arnie essaya de débiter ses conneries comme quoi il ne comprenait pas ce qui se passait, mais Smoke le fit taire une troisième fois et répondit à sa propre question.

— Parce que les amis ne se volent pas entre eux. Voilà pourquoi. Nous, on vient dans ce pays pour s'amuser. Pour faire du fric, pas pour en perdre. Et toi, tu nous as gâché notre plaisir. Tu nous as volé notre argent, Arnold. Tu as volé l'argent de beaucoup de gens, et on veut le récupérer. Je veux le récupérer. Et tu sais ce que je veux aussi, Arnold ? Tu peux deviner ? Ou est-ce qu'il faut que, ça aussi, je te l'explique ?

Arnie ne dit rien. Smoke eut l'air déçu.

— Je veux savoir qui d'autre est impliqué, et comment vous avez fait.

Arnie ne dit toujours rien. Il n'arrivait pas à détacher son regard du bambou. La pointe était aiguisée. Ça, il ne l'avait jamais remarqué.

Smoke finit par retirer sa main du visage d'Arnie et fit claquer ses doigts. Il éleva la voix pour qu'Arnie reporte son attention sur lui au lieu de fixer le colosse sur sa gauche.

— Tu m'entends, espèce de plouc ?

Arnie avait trop peur de parler. Son regard passait de Smoke à la grosse paluche posée sur son épaule, comme s'il avait besoin qu'on le relâche pour répondre. Smoke hocha la tête à l'intention de son collègue, qui retira sa main. Arnie s'éloigna de Smoke et du géant, mais sans

gestes brusques. Il ne voulait pas donner d'autre raison à cet enfoiré de poser ses mains sur lui.

— Franchement, Smoke. Tu te trompes. Je n'ai rien volé. J'ai gagné, c'est tout. J'ai eu du bol, mec. Ça arrive, des fois, tu vois ?

Smoke baissa la tête, la secoua. Il fit de nouveau signe à son partenaire. Cette fois, le colosse ne se servit pas de ses mains. Il prit son élan et cogna Arnie au visage avec l'extrémité non affûtée du bâton. Le choc lui fit faire un tour complet sur lui-même avant de l'envoyer heurter une petite table. La table et lui valsèrent contre le mur. Il glissa pour finir en tas sur la moquette, arrosé du Dr Pepper renversé. Arnie vomit sur la moquette et resta assis là dans les vapes, poisseux et mouillé, luttant pour ne pas tomber dans les pommes. L'homme muet au bâton de bambou croisa les bras et reprit sa place devant la porte.

Smoke s'inspecta vite fait pour s'assurer que le soda n'avait pas éclaboussé son costume cher payé, puis se mit à fouiller la chambre. Il ouvrit la penderie, la referma.

— Ne me prends pas pour un imbécile, Arnold.

Il ouvrit de nouveau la porte de la salle de bains et tira d'un coup le rideau de douche.

— Je ne suis pas stupide, pas plus que tu n'as de bol. Trouver un portefeuille avec cinquante dollars dedans, ça, c'est avoir du bol.

Il ouvrit et referma tous les tiroirs de la commode.

— Ne pas attraper de morpions après avoir baisé ta mère – coup de bol.

Il jeta un œil à la table de chevet.

— Mais ce que tu as fait ? C'est pas un coup de bol. Personne n'a autant de chance que ça. Ça s'appelle une connerie. Ça s'appelle aussi du vol. Donc, comme je te l'ai déjà dit, moi et les gens à qui tu as volé cet argent, on veut le récupérer.

Smoke regarda le lit, puis Arnie. Il arqua un sourcil épilé et pointa un doigt sous le lit. Arnie essuya un filet de sang qui dégoulinait sur son menton du haut de sa lèvre fendue, et laissa tomber sa tête. Smoke sourit et fit signe à son homme de main.

— Bouge-moi ça, Fenn.

Smoke se poussa et l'homme que Smoke venait d'appeler Fenn se servit d'un seul bras pour déplacer le lit double, révélant la valise en tweed qui était rangée en dessous. Le sourire de Smoke s'accentua, et son rictus de squale s'accordait au lustre de son costume en peau de requin. L'effet produit lui donna une allure surnaturelle – dans le sens non humaine – aux yeux d'Arnie, à moins que ce ne soit juste la beuh. Le sang coula de plus belle de sa lèvre éclatée lorsqu'il regarda Smoke prendre la valise pour la poser sur le lit. Il la secoua pour évaluer le contenu.

— On dirait qu'on progresse, Arnold.

Arnie se mit à le supplier.

— Allez, Smoke, s'il te plaît. J'ai gagné. Je n'ai pas fait ce dont tu me crois coupable. Je te jure, mec. Cette fois, j'ai gagné, c'est tout.

Fenn s'approcha de lui, et Arnie leva ses mains pour protéger son visage. Smoke claqua des doigts et Fenn s'arrêta. Arnie baissa lentement les bras et ouvrit les yeux. Smoke était assis sur le lit à côté de la valise.

— Je te crois, Arnold.

À l'aide de ses pouces, il appuya sur les fermoirs de la valise.

— Je n'ai pas dit que tu mentais. Je ne t'ai pas traité de menteur. Je t'ai traité de voleur – de voleur stupide.

Il ouvrit la valise et son sourire s'évanouit. Il vit les liasses – billets de dix, de vingt, de cent – tous en dollars américains, mais il n'y avait pas le compte. Il devait

y avoir la moitié du 1,2 million qu'il s'attendait à trouver. La vue d'un tel montant restait quand même hypnotique. Fenn lui-même sortit de son indifférence pour y jeter un œil. C'était beaucoup d'argent, même si ce n'était pas la totalité. Et Smoke, lui, voulait la totalité. Il n'avait pas encore récupéré tout son dû. Ça voulait dire qu'il y aurait des gens en colère chez lui. Ça voulait dire davantage de temps à passer dans ce pays stupide. Les yeux clos, il poussa un long soupir sifflant.

Arnie se mit à pleurer.

Smoke referma la valise et clipsa les fermoirs. Il traversa calmement la chambre, ramassa la petite table pour la remettre à sa place, et tira sur son pantalon pour s'accroupir face à Arnie. Il tendit la main, Arnie tressaillit, mais Smoke ne fit qu'essuyer les larmes qui avaient roulé sur sa joue.

— Ne pleure pas, imbécile d'Américain. Pas encore. Laisse-moi plutôt te raconter quelque chose qui va te faire rire. Une blague, je suppose. Tu veux bien, Arnold ? Que je te raconte une blague ? Hoche la tête si t'es d'accord.

Arnie s'exécuta.

— Tu sais comment Fenn et moi on t'a retrouvé aussi vite ?

Arnie ne dit rien. Il ne leva même pas la tête pour regarder Smoke dans les yeux.

— On n'a même pas eu besoin de chercher, crétin. On n'a jamais perdu ta trace. Depuis cette ferme. D'autres en avaient après toi. Des Mexicains. D'autres Américains. Très remontés. Mais au moment où tu es arrivé à l'aéroport, tu les avais tous perdus. Enfin, sauf nous. Et écoute ça, Arnie. On était assis derrière toi dans l'avion. Depuis Atlanta. C'est pas drôle, ça ?

Arnie leva le nez et s'essuya les yeux du dos de la main.

— Je t'assure. On avait prévu de te tuer sur le parking de l'aéroport, mais il y avait trop de monde, alors on t'a suivi à l'intérieur. Tu avais déjà enregistré la valise avant qu'on te cueille, alors il a fallu qu'on se paye des billets de merde pour le même vol merdique que toi avant que tu récupères ton bagage ici, dans le bel État de Floride.

Smoke regarda Fenn.

— On a cru que t'allais t'enfuir quand l'agent de sécurité t'a arrêté à l'aéroport, pas vrai Fenn ?

— C'est vrai, dit Fenn d'une voix calme, presque féminine.

— Tu nous as fichu une sacrée frousse, Arnold, mais tu t'en es bien tiré. On était fiers de toi. Hein, Fenn ?

— Oui. Très fiers.

— Alors voilà, à notre tour de te flanquer la frousse. Tu vois, histoire d'être quittes. Tu as peur, Arnold ?

Arnie ne bougea pas. Smoke lui chopa le visage, serra sa mâchoire. Le sang coulant de sa lèvre fendue tacha le col de son tee-shirt blanc.

— Je t'ai posé une question, Arnold. Est-ce que tu as peur ?

— Oui.

— Tant mieux. On en a presque terminé avec toi, et après, tout sera rentré dans l'ordre. Tu es effrayé et stupide et moi je suis intelligent et chanceux. Tu vois la différence, maintenant ?

Arnie prit sa tête entre ses mains. Oui, il voyait la différence. Il l'avait vue toute sa vie.

Smoke le lâcha et se releva.

— Maintenant, dis-moi qui a le reste de notre argent.

Arnie eut à peine conscience de la question. Tout ce qu'il savait, c'est que tout ce qu'il avait fait n'avait servi à rien. Toute l'année. Tout l'entraînement. L'itinéraire secret jusqu'à l'aéroport. Tous les petits détails. Les mois

de planification. Les risques. Se faire envoyer un flingue par la poste. Tout ça pour rien. C'était toujours comme ça. Ça ne finirait jamais autrement. Comme tout ce qu'il avait fait dans sa lamentable vie. Il aurait dû s'en douter.

— Si tu ne réponds pas à mes questions la première fois que je les pose Arnold, je vais laisser Fenn s'en charger. C'est ce que tu veux ?

Arnie leva les yeux vers la montagne philippine derrière Smoke.

— S'il te plaît Smoke, je ferai tout ce que tu voudras. Prends l'argent. Mais je t'en prie, ne me fais pas de mal. Ne t'en prends pas à mes amis. Je t'en supplie.

Smoke frotta son menton imberbe, lisse comme une peau de bébé, faisant mine de réfléchir sérieusement à sa requête.

— C'est un bon début, Arnold.

Il plissa les yeux.

— Sois clair et précis dans ta formulation, Arnold. Si tu es honnête avec moi, si tu ne me mens pas, alors je te donne ma parole que personne d'autre ne souffrira. Tu es prêt à être honnête avec moi, Arnold ?

— Oui, répondit Arnie, mais il savait que Smoke mentait.

Il savait que la parole de cet homme ne valait rien. Dans ce jeu impliquant des sommes d'argent propres à changer une vie, tout le monde mentait. Ils allaient le tuer. Smoke avait dit qu'ils voulaient déjà le tuer à l'aéroport, avant le décollage. Ils tueraient Bobby aussi. Arnie le savait. Il espérait que ça serait rapide, mais ça aussi c'était une illusion. Il avait vu ce que pouvait faire ce bâton. Il savait que ça ne serait pas une mort rapide et sans douleur, ni pour lui ni pour Bobby, mais il savait aussi qu'ils n'étaient au courant de rien pour William, et il n'allait pas le dénoncer. Là au moins il ne se planterait

pas. Il lança un ultime regard bravache à Smoke tandis que ce dernier répétait pour la dernière fois :

— Où est mon fric, merde !

Arnie ouvrit la bouche mais fut interrompu par la voix de Billy Idol entonnant *Rebel Yell* quelque part derrière eux. Les trois paires d'yeux se braquèrent sur la porte de la salle de bains. C'était le téléphone d'Arnie. Il avait mis sa chanson préférée en guise de sonnerie.

— Oh, fit Smoke, presque espiègle, en traversant la chambre pour entrer dans la salle de bains. Je n'ai peut-être pas besoin de ton aide, Arnold. Il me suffit peut-être de demander qui est à l'appareil pour obtenir l'information dont j'ai besoin. Voyons, dit-il en prenant le téléphone, qui ça peut bien être ?

Il regarda l'écran, sourit, puis le flanqua sous le nez d'Arnie.

— William Blackwell ? fit Smoke, légèrement surpris. C'est le même nom de famille que toi, hein, Arnold ? C'est la famille qui appelle ? Le reste de mon argent est entre les mains de quelqu'un qui a le même sang que toi ? Peut-être que ce William n'a pas hérité de ton idiotie.

Le cœur tambourinant, Arnie trouva un second souffle pour se redresser et le supplier de nouveau.

— Smoke, c'est mon petit frère. Il n'a rien à voir avec tout ça. Ce n'est qu'un gamin – et il est attardé. Il ne sait rien du tout. Je te jure.

— Vraiment ?

Smoke décrocha et plaqua le téléphone contre son oreille.

— Allô ? William ?

Il y eut un bref silence pendant lequel Smoke entendit une voix d'enfant qui demandait à parler à son frère.

— Non, dit Smoke. Je suis un ami d'Arnie. Il ne peut pas parler au téléphone pour l'instant.

Il s'accroupit face à Arnie, dont le côté gauche du visage était tout enflé, comme sa lèvre, à cause du coup de bambou. Une mixture de vomi et de sang formait un fil élastique de sa bouche cassée à son ventre. Il parla tout bas.

— S'il te plaît, Smoke, raccroche. C'est qu'un gamin. Il comprendra rien.

Smoke acquiesça mais l'ignora.

— Oui, dit-il dans l'appareil. Ton frère est ici, William. Tu t'appelles bien William ? Bien. Dis-moi où tu te trouves et je vais venir te chercher. Et je te ramène à ton frère. Oui – c'est ce qu'il te demande de faire.

Arnie ferma les yeux en les plissant et se redressa contre le mur. Il savait qu'il serait puni pour ce qu'il s'apprêtait à faire, mais il n'avait pas le choix. C'était William. Il refusait de le donner – *mais Bobby n'aura pas les mêmes scrupules*, pensa-t-il dans un accès de panique. S'il leur donnait Bobby, alors ils auraient William. À moins qu'il n'agisse tout de suite. Il gueula. Fort, pour que son frère l'entende à l'autre bout du fil.

— Raccroche, Willie ! Il te ment ! Raccroche tout de suite, et va dans notre cachette. Oublie ce que je t'ai dit tout à l'heure et barre-toi. Attends dans notre cachette. Raccroche maintenant et va…

C'est tout ce qu'il put dire avant que Fenn brandisse son bâton et frappe Arnie si violemment que sa mâchoire manqua se détacher complètement de son crâne.

Arnie vit des explosions de lumière blanche – un feu d'artifice à la périphérie de son champ de vision – juste quelques secondes avant que la douleur s'installe, et lorsque la violence du choc se commua effectivement en douleur, il faillit s'évanouir. Il ne fit rien pour lutter. Il le souhaitait. Il voulait sombrer dans le noir avant le prochain coup. Sa mâchoire inférieure pendait

du côté droit de son visage, ne tenant que par la peau de sa joue. Du sang rouge vif afflua dans sa bouche et dégoulina dans son cou comme une rivière d'huile de moteur salée. L'étouffement le maintenait éveillé. Son sang éclaboussa la moquette, mouchetant la mare de vomi de perles rouges brillantes. Des gouttelettes du sang d'Arnie giclèrent aussi sur le visage de Smoke, le laissant couvert de taches rouges, mais ce jet soudain ne le gêna absolument pas. Il y réagit à peine, comme si se prendre des éclaboussures de sang à la figure faisait partie de son train-train quotidien – au même titre que se brosser les dents. Smoke afficha seulement sa déception lorsqu'il éloigna le téléphone de son oreille et se rendit compte que le frère d'Arnie avait tout entendu. Il raccrocha. À présent, il était embêté, et son agacement se transforma peu à peu en rage tandis qu'il rangeait le téléphone dans sa poche, assassinant Fenn du regard.

— Tu lui as cassé la mâchoire. Comment il est censé parler, maintenant, imbécile ?

Fenn se contenta d'un haussement d'épaules, les yeux ternis par un voile noir d'indifférence. Smoke redirigea sa colère vers Arnie. Tout ce cirque touchait à sa fin et Arnie en avait conscience, mais son frère était en sécurité. Au moins, son petit frère avait une chance – il l'espérait. Quelqu'un le trouverait. Lui viendrait en aide. Des larmes roulèrent sur son visage massacré. Smoke secoua la tête, comme si des mouches lui tournaient autour.

— Ça, c'était stupide, Arnold. Complètement stupide. Voilà que tu viens de tuer ta propre famille. Et tu le sais, parce que tu me connais. Je trouverai ce garçon et je le tuerai. Je le tuerai sans pitié. Je le garderai en vie pour qu'il souffre jusqu'au bout. Je tiens à ce que tu le saches. Il mourra comme un chien et ce sera ta faute – ta faute, Arnold.

Arnie combattit la douleur et tourna légèrement la tête pour jeter un œil à la table de chevet. Smoke continua sur sa lancée.

— Aujourd'hui, tu as tué ta propre famille, Arnold – toi, pas moi. Je t'ai offert de l'espoir et tu me l'as recraché à la figure.

Il s'essuya une joue et frotta le sang entre ses doigts.

— Je veux que tu te souviennes de ça et que tu l'emportes avec toi, où que tu ailles. Que ce soit ta dernière pensée. Tu les as tous tués. Tout est ta faute.

Arnie n'avait presque plus de force, mais il leva le bras et désigna la table de chevet. Il était à peine conscient tandis que Smoke déblatérait, mais il garda la main en l'air, doigt pointé vers le meuble. Smoke finit par se taire et le remarquer. Il se leva.

— Quoi, Arnold ? Il y a quelque chose que tu veux me montrer ?

Smoke contourna le lit jusqu'à la table de chevet et désigna le tiroir.

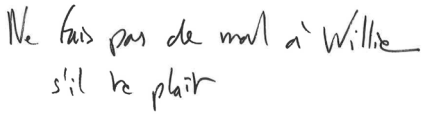
— Là-dedans ?

Arnie voulut acquiescer mais en fut incapable. Sa tête pendait pitoyablement contre sa poitrine, comme si la seule chose qui la reliait à son corps était un bout de ficelle. Il recroquevilla les doigts à quelques reprises pour signifier qu'on lui donne quelque chose avant de laisser retomber son bras. Smoke examina la table de chevet, ne voyant rien d'autre que le guide télé plastifié et le classeur vert présentant les services du motel. Il se tourna vers Arnie, qui ne pouvait pas le regarder, puis ouvrit le tiroir. À l'intérieur se trouvait une bible verte à la couverture frappée de lettres d'or. Il eut envie de rire, croyant qu'Arnie demandait de l'aide à son Jésus américain, mais alors il remarqua ce qu'il demandait sûrement – un petit bloc-note non ligné à en-tête du motel

avec un stylo coordonné. Smoke sortit le bloc de papier du tiroir.

— Ça, Arnold ? C'est ça que tu veux ?

Arnie ne pouvait toujours pas bouger la tête pour confirmer, mais il tapota la moquette en guise de réponse. Smoke lui glissa le bloc-note sous la main. Il retira le stylo et le lui mit entre les doigts. Il fallut un certain temps, mais Arnie parvint à écrire sur la première page.



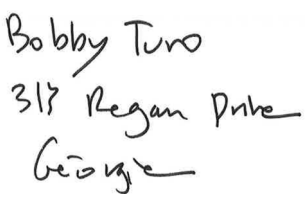
Smoke lut le mot et reposa sa question pour la troisième fois.

— Je ne lui ferai aucun mal si tu me dis où est mon argent.



— Oui. Oui, bien sûr, Arnold. Tu as ma parole. Sauf si tu me mens. Si tu me mens, le petit mourra.

Arnie écrivit une dernière chose. L'aiguillon de la trahison aurait dû être une sensation familière vu tous les gens qu'il avait balancés au fil des années, mais non. Il eut l'impression qu'un chat errant lui griffait l'échine à mesure qu'il écrivait le nom et l'adresse de son ami, signant son arrêt de mort.



Arnie posa le stylo sur la moquette. Smoke ramassa le carnet. Il sonda les yeux d'Arnie en quête d'un mensonge mais n'y vit qu'une honte absolue. Il se leva et glissa tout le bloc-note dans la poche intérieure de sa veste de costume puis souleva la valise qui contenait la part d'Arnie – plus de cinq cent mille dollars en liquide – et marcha jusqu'à la porte.

— Tu peux l'achever maintenant, Fenn. Prends autant de temps que tu voudras, mais n'oublie pas qu'un long trajet nous attend. C'est toi qui conduiras.

Fenn acquiesça. Il commença par sortir un petit bidon d'essence à briquet et un Zippo d'une poche volumineuse sur sa cuisse gauche. Il lança le tout sur le lit.

— Pour après, dit-il, apparemment pour lui-même, de sa voix surprenante de contre-ténor, dos à Arnie.

Il fit tournoyer son bâton comme une hélice, à deux mains. Lorsqu'il fit face à l'homme effondré par terre, son visage exprima une émotion pour la première fois. Il était content. Fini de parlementer. Place aux cris.

Smoke ouvrit la porte de la chambre. Il n'eut aucune réaction, ne bougea même pas d'un cil lorsqu'il se retrouva nez à nez avec un jeune Cubain en tenue de concierge. Son badge indiquait qu'il s'appelait Mario, et il était planté là avec une pile de serviettes propres dans une main, l'autre en suspens, s'apprêtant à toquer. Sans la moindre hésitation, Smoke prit la première serviette de la pile pour éponger le sang d'Arnie sur son visage.

— Merci… Mario, dit-il, comme s'il avait lui-même appelé la réception.

Le jeune agent d'entretien laissa tomber le tas de serviettes par terre et piqua un sprint. Smoke sortit de la chambre, s'arrêta sur le trottoir. Il regarda Mario disparaître au coin du bâtiment puis, avec la serviette qu'il tenait à la main, ferma la porte derrière lui pour étouffer

les bruits répugnants qui provenaient de l'intérieur. Fenn allait être contrarié d'avoir à se presser, mais Smoke s'en fichait, tant que son complice s'assurait de tout cramer pour ne laisser aucune trace. Smoke flanqua la valise dans le coffre de la voiture volée, s'installa sur le siège passager et attendit, impatient. Le trajet serait long, et ils allaient encore devoir se farcir des demeurés.

— Putain d'Américains.

2

Le regard de Dane se perdait au-delà du torrent de Bear Creek. Il avait la tête ailleurs ce matin, mais elle restait peuplée de fantômes. Il ne tarda pas à parler tout seul. Ou plutôt à lui parler, à elle.

— Je vous aime, madame Kirby.

Le vent lui répondit. Il lui répondait toujours. Après toutes ces années, il n'avait pas oublié le son de sa voix.

— Je vous aime aussi, capitaine Kirby.

Dane ferma les yeux et laissa l'odeur intense de terre humide et d'herbe le transporter vers son souvenir préféré.

— Doucement, dit-il, cette fois dans sa tête. Ne me porte pas la poisse. Je n'ai pas encore été promu.

Gwen pouffa. Il sourit plus largement. Il savait qu'il avait décroché le boulot. La commission le lui avait dit. Il attendait simplement la ratification du vote – une formalité. Gwen aussi le savait. C'est pour ça qu'elle lui avait demandé de la retrouver dans le parc où il l'avait demandée en mariage quelques années plus tôt – pour fêter ce nouveau chapitre dans leur vie. Allongé sur un gros rocher, il s'abîma dans le souvenir de sa femme. Son corps étendu sur l'océan vert de Noble Park. La lumière chaude du soleil qui dansait sur sa peau, l'éclat qu'elle avait. Elle portait une robe jaune sans manches

ce jour-là, avec un motif cachemire en dentelle. Celle qu'elle avait mise pour le mariage de sa sœur. Dane adorait cette robe et elle le savait. Elle n'avait pas lésiné pour lui faire plaisir et on pouvait dire qu'à cet instant, allongé sous le ciel immense, Dane Kirby avait été l'homme le plus heureux du monde. Il avait enfin le boulot qu'il voulait. Il avait de bons amis – de vrais amis. Il vivait là où il avait grandi – l'endroit qu'il chérissait. Mais même s'il n'avait pas eu tout ça – il avait en tout cas la fille. Pas simplement une fille, *la* fille. À cette époque, Gwen était telle qu'elle avait toujours été depuis le lycée, la plus belle femme qu'il avait jamais vue. Elle le subjuguait. Il était encore plus fasciné par le fait qu'elle ait choisi de passer le reste de sa vie avec lui. Il songea à une chanson de Rod Stewart qu'il avait toujours détestée, mais elle cadrait avec le moment. Les paroles résonnèrent dans sa tête.

T'as raison, Rod, se dit Dane en hochant la tête. *Y a des mecs à qui tout sourit.*

Gwen avait apporté un panier de pique-nique, il était posé dans l'herbe derrière leurs têtes. Lorsqu'elle tendit un bras pour ouvrir le couvercle en osier, Dane l'effleura, juste au creux de la hanche.

— Arrête, dit-elle avec un sourire faussement timide en abaissant son bras. Ça chatouille.

— C'est plus fort que moi. Tes taches de rousseur sont de sortie avec ce soleil et ça me fait craquer.

Les épaules et le dos de Gwen étaient couverts de petites taches de son dans lesquelles Dane lisait son avenir tous les soirs, comme faisaient les anciens mystiques avec des feuilles de thé. Gwen était fondue d'astrologie. Dane trouvait que c'était un ramassis d'inepties, mais ces taches de rousseur – c'était ce qui le rapprochait le plus des étoiles. C'étaient les constellations intimes de